

**FRONTIÈRE, MÉMOIRE, LANGUE ET AVENIR DANS *LA PLUS
SECRÈTE MÉMOIRE DES HOMMES* DE MOHAMED SARR ET
EN LA FRONTERA DEL AGUA DE JUSTO BOLEKIA**

**FRONTERA, MEMORIA, LENGUA Y FUTURO EN *LA PLUS
SECRÈTE MÉMOIRE DES HOMMES* DE MOHAMED SARR Y
EN LA FRONTERA DEL AGUA DE JUSTO BOLEKIA**

**BORDER, MEMORY, LANGUAGE AND FUTURE IN *LA PLUS
SECRÈTE MÉMOIRE DES HOMMES* BY MOHAMED SARR AND
EN LA FRONTERA DEL AGUA BY JUSTO BOLEKIA**

Charles Didier Noa
University of Ghana
Setor Donne Novieto
University of Ghana

ABSTRACT

During the past thirty years, African literature has reconstructed the frontier, mostly through the diasporic writers, who re-established the link between the continent's memory, language, and future. Rethinking the border based on diasporic logic is essential in *La plus secrète mémoire des hommes* by Mohamed Sarr and *En la frontera del agua* by Justo Bolekia. To understand Sarr's and Bolekia's writing, we use the reconstructive logic of African and Latin American thought. The purpose is to observe how their writing style is consistent with the dynamic of

reconstructing African cultural contexts from literary spaces. This paper concludes that literary space can reform the frontier through memory and language, thus projecting the future of Africa.

Keywords: Space, Frontiers, Memory, Language, Future

RESUME

Au cours des trois dernières décennies, à la fin du xxe siècle et au début du xxie, la littérature africaine a mis en scène la refondation de la frontière en corrélation avec la mémoire, la langue et l'avenir du continent, à travers la mission de l'écrivain diasporique. Cette nouvelle façon de repenser la frontière à partir de la logique diasporique est fondamentale dans *La plus secrète mémoire des hommes* de Mohamed Sarr et *En la frontera del agua* de Justo Bolekia. Pour saisir l'essence de la pensée de Sarr et de Bolekia, nous nous appuyons sur la logique reconstructive de la pensée africaine et latino-américaine. Il s'agit de voir comment leur style d'écriture s'inscrit dans la dynamique de refondation des contextes culturels africains à partir des espaces littéraires. Cette recherche nous amène à conclure que l'espace littéraire peut remodeler la frontière à travers la mémoire et la langue, et projeter l'avenir de l'Afrique.

Mots-clés : Espace, frontière, mémoire, langue, avenir

RESUMEN

Durante los últimos treinta años, la literatura africana ha reconstruido la frontera, principalmente a través de los escritores de la diáspora, que restablecieron el vínculo entre la memoria, la lengua y el futuro del continente. Repensar la frontera desde la lógica diaspórica es fundamental en *La plus secrète mémoire des hommes* de Mohamed Sarr y *En la frontera del agua* de Justo Bolekia. Para comprender los escritos de Sarr y Bolekia utilizamos la lógica reconstructiva del pensamiento africano y latinoamericano. El propósito es observar cómo su estilo de escritura es consistente con la dinámica de reconstrucción de contextos culturales africanos desde espacios literarios. Este artículo concluye que el espacio literario puede reformar la frontera a través de la memoria y el lenguaje, proyectando así el futuro de África.



Palabras clave: Espacio, Fronteras, Memoria, Lenguaje, Futuro

Fecha de recepción: 12 de enero de 2024

Fecha de aceptación: 14 de febrero de 2024

Cómo citar: Noa, Charles Didier y Setor Donne Novieto (2024): «Frontière, mémoire, langue et avenir dans *La plus secrète mémoire des hommes* de M. Sarr et *En la frontera del agua* de Justo Bolekia», en *Actio Nova: Revista de Teoría de la Literatura y Literatura Comparada*, 8: 1-21.

DOI: <https://doi.org/10.15366/actionova2024.8.001>

INTRODUCCION

De 1980 à 2021, la littérature africaine (sénégalaise ou guinéo-équatorienne) a procédé à une reconstruction régressive et progressive de son espace dans le but de restaurer, resituer et restituer la fiction littéraire à l'une de ses missions fondamentales : assurer la survie de la « conscience linguistique » et « idiomatique » (Montes, 2006 : 101-102). La conscience linguistique doit être comprise comme la connaissance qu'un locuteur a d'une langue nationale ou qu'il est capable de discerner dans sa propre langue, alors que la « conscience idiomatique » est plus globale, prenant en compte le dynamisme et la systématisation d'une langue parlée par des différents locuteurs à l'intérieur et à l'extérieur des frontières nationales. Cette mission consciencieuse marque de son empreinte une conscience géographique perçue comme le destin de la frontière, qui trouve son originalité à travers la langue et la mémoire, où se projette un avenir tangible.

Vu sous cet angle, *La plus secrète mémoire des hommes* (Sarr, 2021) et *En la frontera del agua* (Bolekia, 2021) nous entraînent dans le labyrinthe des espaces littéraires où la frontière semble être linguistique, mémorielle et futuriste. *La plus secrète mémoire des hommes* de Sarr raconte l'histoire d'un écrivain de la diaspora sénégalaise en France qui s'interroge non seulement sur la mission de l'écrivain sénégalais-africain, mais surtout sur la nature de son espace littéraire, considéré comme un « espace de rencontre » ou un « tiers-espace » de l'expérience humaine (Abdelouahed, 2023 : 4-7). Il faut donc y voir une volonté de raconter la restauration de l'image mythique de la littérature sénégalaise, le dépassement des limites imposées par la colonialité du savoir et la volonté de montrer comment un peuple s'y prend pour poursuivre son destin. *En la frontera del agua* de Bolekia comprend des micro-récits qui remettent en question la notion dominante de colonialisme, contextualisent les traditions de la Guinée et s'interrogent sur l'originalité de l'espace littéraire guinéen. Les contes de Bolekia révèlent en outre l'aspiration de l'auteur à élucider l'agitation incessante dans laquelle ses personnages subsistent : l'espace de l'orphelin.

Après avoir lu les récits de Sarr et de Bolekia, nous avons trouvé essentielles les idées de frontières, de mémoire, de dynamique de la langue et le désir de projeter l'avenir des pays respectifs à travers l'espace littéraire. Nous avons également trouvé que le sens de l'exil était un autre point prédominant dans leurs styles respectifs. En d'autres termes, nous posons le problème du devenir de la frontière (Calderón Le Joliff, 2019) à travers les expressions de la mémoire, de la langue et de l'avenir, entre autres, afin de saisir l'essence de la pensée de Sarr et de Bolekia. Nous en déduisons que le devenir de la frontière a une connotation mémorielle, linguistique et future en ce qui concerne les espaces littéraires sénégalais et guinéo-équatoriens. Et notre propos est de montrer comment le devenir de la frontière s'appuie sur le langage et la mémoire d'un peuple ou d'une expérience individuelle pour exprimer son avenir en lui donnant un protagonisme anthropo-historique, politique, culturel et même philosophique. Nous montrerons également au fil de l'analyse que frontière, mémoire, langue et avenir sont avant tout des « médiations » ou des « transitions » (Boulaga, 1977 : 53), car chacune de ces notions peut aider l'autre à fonctionner, comme nous le démontrerons tout au long de l'analyse, et que ces notions peuvent également fusionner pour projeter un espace complexe, tout comme elles peuvent se combiner autour du terme frontière, où le Sénégal et la Guinée équatoriale seront perçus comme l'espace africain.

Il convient de rappeler que cette recherche s'inscrit dans la logique de la pensée reconstructive africaine et latino-américaine (même si nous mentionnerons également l'option comparative de Guillén dans notre analyse), qui prône une nouvelle approche épistémologique basée uniquement sur les travaux théoriques et critiques développés dans les contextes africains et latino-américains, afin d'appréhender leurs productions artistiques. A cet égard, il faut noter la logique de la conscience historique (Anta Diop, 1979), qui affirme la nécessité d'examiner sa propre histoire et sa propre civilisation pour mieux comprendre le passé, et celle de la modernité originelle ou locale (Quijano, 2000), qui propose une réinterprétation de la modernité eurocentrique en remettant en cause la colonialité du pouvoir et du savoir. Par des approches historiques et comparatives (Mbembe, 2013), nous mettons en évidence l'« assemblage vertigineux » des langues à partir desquelles le nègre écrit, et l'attitude du comparatiste (Guillén, 1985), qui est par essence un perturbateur des nationalistes. Dans une approche à la fois reconstructive, comparative et dialectique, nous examinerons successivement les textes de Sarr et de Bolekia sous trois angles : la place de l'écriture et la reconnaissance artistique, le mystère de la langue et l'appartenance à un peuple, la pensée révolutionnaire, la mémoire et la tradition.

1. PLACE DE L'ÉCRITURE ET RECONNAISSANCE ARTISTIQUE

La plus secrète mémoire des hommes de Sarr et *En la frontera del agua* de Bolekia représentent deux espaces littéraires où le lieu de l'écriture rime avec la reconnaissance de l'écrivain. En d'autres termes, le lieu à partir duquel l'écrivain crée son œuvre est, par essence, celui de l'acceptation et de l'autocritique. Notons au passage que la reconceptualisation de la littérature africaine comme « afriphone literature » (Bodomo, 2017) peut servir de prototype englobant des langues autochtones, puisque les expressions littérature anglophone, francophone, lusophone ou hispanophone sont structurellement, sémantiquement et pragmatiquement problématiques, voire agaçantes. Il convient également d'indiquer que les écrivains africains de la diaspora traitent les frontières dans une logique de « croisement », de « juxtaposition », d'« imbrication », voire de « fusion » (Manirambona, 2022 : 76) des espaces d'écriture, afin de forger une certaine reconnaissance artistique, voire la création d'un nouvel espace littéraire africain inter-linguistique et inter-fictionnel. Les voix de Diégane Faye, le personnage de Sarr, et celle de José Rodríguez, le prologueur de l'œuvre de Bolekia, nous entraînent dans un monde où la réalité semble paradoxale, déconcertante et parfois acceptée comme la possibilité existentielle de l'écrivain sénégalais ou guinéo-équatorien.

À la suite de la publication d'un de ses livres, Diégane Faye décrit en quelques mots l'accueil qu'il a reçu non seulement dans son pays d'accueil, la France, mais surtout dans son pays d'origine, le Sénégal : « ce petit écho parvint chez moi, au Sénégal, et l'on commença à s'intéresser à moi puisque Paris l'avait fait, ce qui tenait d'imprimatur. » (Sarr, 2021 : 22). Il faut donc noter que les écrivains sénégalais doivent d'abord se faire un nom dans le milieu littéraire parisien pour avoir ensuite une place de choix dans leur propre pays. On retrouve ici le paradoxe de l'écrivain qui prône la reconfiguration ou le « projet de co-construction » (Doukkali, 2023 : 201) de son espace littéraire dans l'espace de l'autre et qui, en même temps, trouve que le fait d'être lu dans son propre pays contribuera à consolider l'expression littéraire nationale. Le même désir se retrouve chez l'écrivaine sénégalaise Marème Siga, qui quitte son pays à la recherche d'un public capable de lire ses œuvres en France. Les écrivains sénégalais sont donc à la recherche d'un lieu d'expression, car leur pays d'origine ne semble pas leur offrir les moyens nécessaires pour être la voix de leur peuple.

Les « ambiguïtés, parfois confortables et humiliantes, » (Sarr, 2021 : 48), de la condition des écrivains africains qui pensent trouver un espace d'expression dans le « champ

littéraire français » sont également évoquées lors des rencontres entre Diégane Faye et ses amis. La question de l'espace réel de l'écrivain africain qui n'arrive pas à percer, qui se voit raillé dans un contexte auquel il croit appartenir, alors qu'il n'est qu'un accident de parcours, est récurrente. Cette résignation à vivre dans le champ littéraire français montre que l'écrivain africain s'enferme dans le regard de l'autre, croyant construire sa propre biographie, alors qu'il ne fait que servir de marchandise pour assurer la survie de la colonialité discursive. Se projeter à partir du contexte littéraire français pour valoriser sa propre fiction culturelle n'est qu'une extension du mythe de la domination coloniale, qui aspire l'immigré dans l'écriture en lui donnant le goût de la réussite. En fait, l'écrivain sénégalais n'est pas vraiment un succès dans l'arène littéraire diasporique, puisqu'il n'est qu'un produit d'avant-garde dont le but est de pérenniser les fictions françaises dans la conscience des immigrés et, par extension, dans celle de ceux qui sont restés au pays en attendant le triomphe de la sœur ou du frère exilé(e). Il n'a ni la liberté ni la capacité de créer une œuvre d'art authentique, puisqu'il célèbre le banal dans l'espace lointain sans faire preuve d'esprit critique. Si « la plupart des écrivains migrants d'origine africaine s'inspirent de la situation africaine » (Manirambona, 20) pour écrire leurs fictions, il faut noter que le passage de la frontière natale à la frontière étrangère nourrit l'illusion d'écrire sur le monde, alors que la conscience reste prisonnière du désir de prouver à l'autre sa propre dialectique. La frontière est ainsi refondue dans la conscience, créant un écrivain à l'expression apparemment philosophique alors qu'en réalité il lui est difficile de définir précisément son lieu d'énonciation.

La création artistique de l'écrivain sénégalais commence donc lorsqu'il suit la logique du retour, puisqu'il a besoin du matériau de la terre pour écrire son œuvre. Elle doit s'inspirer de son histoire, de sa tradition, de sa culture, bref de sa propre philosophie, pour être originale. C'est le seul moyen d'éviter la stratégie française d'isolement et de commercialisation. Le retour de Marème Siga au chevet de son père Ouseynou sur son lit de mort est donc un témoignage essentiel. Son père lui racontera en détail son amour controversé pour elle et l'histoire de sa famille, l'aidant ainsi à comprendre ce qui s'est réellement passé. « La chambre : tu n'y étais pas encore entré qu'elle t'envoyait à la gueule son ventre : l'odeur de la vieillesse et de la maladie et de la faiblesse du corps dont toutes les pudeurs lâchent lorsque approche la fin. Je n'ai connu mon père que vieux. » (Sarr, 2021 : 115). Commence alors l'histoire d'un père téméraire, d'épouses dévouées, d'une mère morte en couches, d'une autre mère dévastée par l'absence de son fils et de son mari, disparue du

jour au lendemain sans laisser de traces. Et aussi celle d'un fils émigré, écrivain, qui part à la recherche de son père et de sa mère.

En effet, il ressort de ce qui précède que l'écrivain sénégalais doit s'inspirer d'anecdotes et de faits tirés directement de son contexte, le Sénégal, pour produire une œuvre vraiment originale. A travers ces anecdotes, ces faits et ces témoignages réalistes, l'artiste va vivre les circonstances, connaîtra les sentiments profonds de ses compatriotes et expérimenter par lui-même le sens tragique et magique de la vie. Bien que l'écriture de Sarr reste controversée quant à la nécessité ou non de contextualiser l'espace littéraire dans son propre contexte ou dans celui de la société, il convient de noter que la mission de l'écrivain sénégalais est confuse et ambiguë. En d'autres termes, les auteurs sénégalais, voire africains, tardent à jouer le rôle de figures de proue pour donner au discours littéraire de leur pays et du continent la place qu'il mérite. Et ces artistes, ne trouvant pas de matière à création dans l'espace de leur exil, envisagent la logique du retour pour compenser cette absence de matière par la réalité profonde de leur propre patrie. Mais il est clair que cet acte d'accouchement n'est pas vraiment expressif, puisqu'il est accidentel, voire curatif, en ce sens qu'il ne sert qu'à donner une certaine visibilité à leurs carrières d'artistes, et non à servir de discours susceptible de repenser le cadre d'une littérarité nationale, voire continentale.

Contrairement à Sarr qui nous offre un discours où l'artiste sénégalais tente de dépasser le mythe de l'écrivain colonisé, Bolekia, lui, nous offre l'univers d'un écrivain rapidement libéré par l'intellectuel espagnol. En d'autres termes, Bolekia est préalablement approuvé par l'érudit pour commencer à exister comme un véritable écrivain. L'expert en langues semble l'introduire dans le verbe, en lui montrant qu'il comprend sa vie à travers le partage de certaines questions existentielles dans lesquelles, selon lui, l'espagnol s'interroge aussi sur son propre passé colonial.

Le prologue de l'ouvrage de Bolekia commence par décrire l'illusion dans laquelle vit l'Europe, poursuit en décrivant les erreurs historiques et les impostures intellectuelles commises par les Espagnols qui ont pensé introduire les Guinéo-équatoriens dans la civilisation espagnole, puis indique les qualités de l'écrivain qui en font un grand auteur en devenir de la littérature noire. On peut relever des expressions telles que cette « *minúscula Europa* », « *personalidad hurtada* », « *cultura tolerada* », « *solar de Europa* » et « *su deseo de comprender a sí mismo* » (Bolekia, 2021 : 9-12-16). Ces différentes expressions montrent la dépréciation de l'espace européen, le mythe de la personnalité volée de l'africain et de sa culture de tolérance, le symbolisme de l'Europe des Lumières et l'effort de l'écrivain pour

comprendre son propre monde. Cela revient à dire que le prologue s'indigne et se moque de l'Europe dont il est issu et, en même temps, présente au monde l'élus, le colonisé ou le marginalisé: Bolekia. Le prologue européen utilise un jeu de mots pour s'approprier l'espace littéraire de la périphérie, intronisant ainsi l'écrivain choisi et programmé pour élever son peuple au rang de véritable protagoniste de sa propre culture.

Ainsi intronisé, Bolekia commence à s'identifier à l'écrivain tourmenté, aux opinions invérifiables, isolé, qui ne trouve pas vraiment sa place, ni même l'essence de sa mission. Dans son discours, on note la difficulté de dépasser l'illusion de la race, la perception de l'espace nègre comme origine même de la vie et la remise en cause de la norme civilisatrice. C'est aussi une réécriture de la brutalité du passé colonial, un enfermement dans le culte de traditions fortement masculinisées, la naissance et la préparation de l'homme politique guinéen dans la sphère espagnole.

C'est sans doute la personnalité de Töplápla, pêcheur et étudiant, et celle de Máulë, la professeure, qui offrent une interprétation beaucoup plus dense de la pensée de Bolekia. La présentation de Töplápla devant les membres du jury sur la manière de devenir un « socializador mediático », intitulée « Tormentos en el placer de vivir », fait ressortir quelques points essentiels : « ser desparido », « desbautizarme », « descomulgarme », « descasarme », « desacademizarme », « desdoctorarme » (Bolekia, 2021 : 81). La première expression renvoie à l'impossibilité de renaître, la seconde à l'annulation de la cérémonie du baptême et la troisième au fait de vomir la communion qui vit déjà dans ses propres entrailles. Quant à la quatrième, elle se réfère à l'impossibilité de rompre les liens du mariage, la cinquième à se libérer de la culture académique et la sixième à l'incapacité de se libérer de sa propre formation doctorale. Le discours de Töplápla sur les affres du plaisir de la vie pose une question fondamentale : sa propre vie n'est rien d'autre qu'une somme d'expériences combinées. On voit aussi que son attitude est celle d'un personnage pris dans le labyrinthe de la frontière, de la biologie et de la culture, voire dans les arcanes de l'existence. En d'autres termes, son espace n'est rien d'autre qu'un corps emprunté qui retrouve son originalité lorsqu'il est reconnu par ses prêteurs, ou lorsque le protagoniste lui-même reconnaît qu'il n'existe que grâce à ce qu'il a reçu. Si le terme de « semiosis colonial » (Verdesio, 2023) renvoie à un ensemble de travaux qui ont produit des symboles culturels pour identifier le colonisé et le colon pendant l'occupation espagnole de l'Amérique latine, il convient de noter que ce vocabulaire colonial est également similaire dans le contexte africain par rapport à la

France, par exemple, où le fait de vivre marqué par un discours étiqueté reste un symbole problématique.

Quant à la professeure Málë, elle symbolise la subsistance de la souffrance noire et, surtout, le corps et l'espace où l'on apprécie l'origine de la vie. C'est la marque indélébile de la condition misérable dans laquelle vit l'exilé et du tourment du colonisé. Des expressions telles que: «trauma postesclavista», «apatridad» et les mots «no puedo abandonar mi pasado, no puedo vivir sin él, no puedo avergonzarme de él, porque no fui responsable de él...» (Bolekia, 2021: 46-49-55), nous conduisent dans les couloirs sombres de l'écriture de Bolekia. La vision de la condition noire du professeur Málë témoigne d'une existence traumatisée par la blessure coloniale, le déni de territorialité et la persistance d'un passé tragique. Il est à noter que c'est à l'occasion d'un voyage au Ghana que la professeure a soulevé la question de l'Afrique mère et, en même temps, de l'Afrique en tant que laboratoire de la brutalité coloniale. Ce voyage est un paramètre essentiel pour comprendre la conception de l'espace noir, où semblent se mêler la naissance de la vie, le douloureux passé colonial, l'étranger étrangleur et la projection d'un espace mesurable. L'évocation du passé colonial douloureux ou de la blessure coloniale s'inscrit dans la logique douloureuse (Mignolo, 1996), où cette condition a permis aux espaces de colonisations moins violentes et violentes de développer des discours capables de contredire la logique moderne de l'Europe et d'envisager l'autre modernité.

Il ressort de ce qui précède que les écrits de Sarr et de Bolekia soulèvent la question de l'espace littéraire et de la reconnaissance des écrivains sénégal-guinéens vivant en Espagne et en France. D'une part, nous avons constaté que les écrivains sénégal-guinéens ont été confrontés à la question de l'originalité littéraire, car les faits racontés ont été préparés pour la plupart dans l'espace franco-espagnol. De ce fait, l'espace littéraire sénégal-guinéen existe en tant qu'attribut fictionnel franco-espagnol. Et, d'autre part, nous avons vu que la reconnaissance artistique de ces écrivains, censée rapprocher, voire abolir, la frontière entre la patrie d'origine et celle d'adoption, entre les deux mondes littéraires, crée au contraire une insécurité identitaire. L'anxiété dans laquelle vivent ces écrivains conduit également à la perception d'une conscience linguistique confuse. Cela pose la question du véritable statut des écrivains sénégal-guinéens dans le contexte franco-espagnol. La langue est-elle la propriété d'un peuple, ou bien peut-elle dépasser les frontières, exprimer les souvenirs, faire avancer l'avenir d'un peuple et définir son originalité ?

2. MYSTÈRE DE LA LANGUE ET DE L'APPARTENANCE A UN PEUPLE

Le mystère qui entoure la langue tient au fait qu'il est difficile, d'une part, de lui assigner un noyau fixe et, d'autre part, de lui donner une structure et une histoire au-delà des pratiques humaines. Quant à son appartenance à un peuple ou à une communauté spécifique, elle suppose une réalité peu tangible, voire s'érige en une sorte de métaphysique du vivant. Rappelons que « l'unité linguistique domine toute la vie nationale », (Anta Diop, 1974 : 17) et que l'absence d'une véritable unité linguistique rend illusoire la possibilité de fonder une coexistence nationale et culturelle. Ainsi, l'interprétation de *La plus secrète mémoire des hommes* de Sarr et *En la frontera del agua* de Bolekia nous offrent, à travers leurs discours, une critique de la langue dans laquelle celle-ci devient empreinte de mystères et, paradoxalement, semble exprimer la conscience géographique d'une communauté spécifique.

Commençons cette analyse par le monologue de Diégane Faye après une discussion avec son ami Musimbwa, écrivain congolais vivant en France, où il évoque le sentiment qui anime la création littéraire, le désir d'écrire et ce que représente la littérature. Rappelons ces quelques mots qui marquent l'expression de la métaphore féminine dans le discours littéraire, et introduisent en même temps la question de la langue : « la littérature m'apparut sous les traits d'une femme à la beauté terrifiante. Je lui dis dans un bégaiement que je la cherchais. Elle rit avec cruauté et dit qu'elle n'appartenait à personne. » (Sarr, 2021: 46). Le problème fondamental soulevé par ces mots est de savoir à qui appartient réellement la littérature, étant donné qu'elle est en grande partie écrite dans une langue parlée par des personnes dispersées dans le monde entier. Cette métaphore de la beauté féminine transposée dans l'espace littéraire constitue également un regard fondateur sur la conception du discours littéraire, qui tend souvent à s'identifier à une langue spécifique et à une communauté déterminée, au lieu d'être appréhendé comme l'expression culturelle totale de la condition humaine. Il est important de comprendre que la littérature ne se limite pas à la langue ou à un contexte spécifique, car elle va au-delà des faits, des expressions symboliques et de toute autre activité humaine connexe. Elle est l'essence même de la vérité.

Dans le même ordre d'idées, les propos de Marème Siga lors de sa conversation avec Diégane Faye sont révélateurs, elle qui préfère faire « allégeance » au « royaume de la bibliothèque » (Sarr, 2021 : 294), pour vaincre la patrie et le pays d'accueil. En fait, son discours exprime celui de l'écrivain qui conçoit la fiction littéraire comme une forme de

production singulièrement tournée vers la bibliothèque, afin de ne pas être redevable d'une conscience historique particulière ou d'une conscience géographique ou linguistique qui pourrait compromettre sa mission. La fidélité de Siga à la bibliothèque doit donc être comprise comme une volonté de transcender les anecdotes nationalistes de son pays d'origine et de son pays d'accueil, et de fondre la frontière dans l'écrit pour justifier la singulière destinée humaine où c'est le livre sur le livre qui exprime véritablement ce qu'est la vie. A ce niveau, le mystère de la langue et de la communauté se résout dans une création littéraire essentiellement centrée sur la bibliothèque. Cet exercice situe donc l'espace littéraire africain au carrefour des conflits linguistiques et des opinions diverses, tout en tentant de le rassembler dans les couloirs obscurs de la bibliothèque. Notons que cette bibliothèque, à laquelle appartient la pensée de Sarr, s'apparente à celle de Borges, « la Biblioteca de Babel », qu'il conçoit comme quelque chose d'inépuisable. C'est donc un espace qui accepte la différence et forge une certaine originalité par rapport au monde qu'il représente. Elle exprime tout, englobe toutes les langues et tous les livres du monde. Se confier à la bibliothèque, c'est donc accepter le livre comme lieu de rencontre de tous les imaginaires possibles.

Alors que Sarr s'interroge sur le mystère et la propriété du langage à travers la métaphore féminine et le symbole de la bibliothèque, Bolekia, quant à lui, remet en question l'académie et explore les pratiques du mot en tant que fonction des espaces culturels. A propos, rappelons cette conversation entre Perfecto, le mari d'Asereti, la femme de Perfecto, discutant de l'expérience sexuelle de cette dernière avec un homme noir. «[Asereti] sobre mí nunca se revolconeará un negro [Perfecto] – Siempre te inventas palabras. – Lo hago porque la lengua es dinámica, porque vive en mí» (Bolekia, 2021: 31). Ces mots font allusion à la controverse entourant l'acceptation de l'amant nègre, à la capacité de la femme autochtone à inventer de nouveaux mots et à la dynamique de la langue lorsqu'elle se déplace à travers le corps de la femme. Nous pouvons également comprendre ces mots, notamment celui où le corps symbolise le lieu du langage en tant que processus dû au contact avec le corps nègre. En d'autres termes, le contact corporel entre le corps nègre et le corps blanc est capable de générer un nouveau vocabulaire. Mais l'aporie est que le corps nègre doit être au-dessus du corps blanc, et non en dessous, pour permettre la naissance de nouveaux mots. Il s'agit donc d'une position privilégiée, où l'étranger n'est rien de plus qu'un accident corporel ou une sorte d'artefact à l'utilité assignée.

De ce qui précède, on observe que la langue (la langue héritée) semble répondre aux demandes d'une communauté spécifique, non pas dans le but de créer un nouveau code linguistique, mais pour renforcer et enrichir les codes reçus (Nkogo, 2021), c'est-à-dire l'acceptation docile d'une prise en charge de la périphérie linguistique. D'autre part, le cas des dames qui préparent la cérémonie d'enterrement de Laura, la défunte, semble mettre en évidence l'autre logique du langage, celle du choix de la diction en fonction d'une tradition donnée. Selon ces dames, il est bien connu que: «nadie debe dirigirse a nosotras; ahora estamos en la frontera de la vida y de la muerte, con el espíritu de la recién fallecida en nuestra compañía» (Bolekia, 2021: 87-88). A travers ces écrits, on constate que la langue est liée à la tradition, et qu'elle intègre en elle le mystère de celle-ci, qui s'établit par l'initiation aux valeurs fondamentales de la communauté. Dans ce cas, la langue devient quelque chose d'inaccessible, bien que partagée par d'autres locuteurs, et s'inscrit désormais dans l'espace d'un discours original et déterminé. Il convient de mentionner que les Guinéo-Équatoriens qui parlent l'espagnol (et d'autres langues locales) le font conformément à leur tradition et à leur civilisation, où l'espagnol colonial devient leur propriété et, par conséquent, l'expression de leur originalité. Le théâtre linguistique parvient ainsi à faire échapper la langue à l'attribution symbolique du lieu en ajoutant de nouveaux termes et de nouvelles essences à chacun de ses parcours, y compris une nouvelle pragmatique.

La lecture de cette section a montré, d'une part, que le discours littéraire transcende les cadres sociétaux et tend à s'inscrire dans la bibliothèque et, d'autre part, que la symbiose des corps crée un nouvel idiome et que le lieu d'expression de la langue ouvre la voie à d'autres horizons linguistiques. La tradition apparaît ainsi comme l'une des pratiques essentielles de la reconfiguration de la langue, tandis que le sexe, en rapprochant les corps, contribue à l'invention d'un nouveau vocabulaire. En somme, le Sénégalais, comme le Guinéo-équatorien, peine à trouver une expression propre, à rectifier le mythe colonial et à trouver un équilibre pour une interprétation raisonnable des espaces littéraires. Nous avons également constaté que l'espagnol et le français dans les textes de Sarr et de Bolekia semblent représenter des outils de transition ou de traduction des valeurs individuelles et, dans une certaine mesure, les mémoires et les projets sur lesquels le Sénégal et la Guinée équatoriale peuvent fonder leurs différents avènements. Mais c'est surtout cette tendance mystificatrice du langage qui lui donne la capacité de transmettre des souvenirs et des avènements, voire de projeter d'autres frontières bien loin des divisions politiques, géographiques ou historiques. Le dialecticien sénégalais ou guinéen-équatorien tente cependant de recourir au mode

révolutionnaire de la mémoire ou de la tradition pour réparer cette blessure anthropologique dans laquelle il parle et écrit, bref, dans laquelle il vit.

3. PENSEE REVOLUTIONNAIRE, MEMOIRE ET TRADITION

Rappelons que : « nos idéologues n'ont pas pu faire avancer la théorie révolutionnaire en Afrique noire » (Anta Diop, 1974 : 5), dans la mesure où les questions relatives à notre passé, à nos langues, à nos frontières, à nos traditions, ou encore à notre production intellectuelle n'ont pas réussi à rendre pratique notre conscience révolutionnaire, c'est-à-dire à nous rendre notre espace littéraire. Il est vrai que les travaux d'Anta Diop datent des années 70 et 80, ce qui peut rendre son actualisation peu convaincante. On pourrait même nous reprocher de ne pas avoir fouillé la bibliothèque dans l'espoir de trouver des textes beaucoup plus récents ou actuels. Mais le problème est que *La plus secrète mémoire des hommes* de Sarr et *En la frontera del agua* de Bolekia soulèvent des questions qui, jusqu'à présent, ont été apparemment résolues. Ou, plus précisément, les questions sur la valeur d'une révolution, d'une tradition, d'une langue, d'une mémoire ou sur la place de nos littératures (sénégalaise et guinéo-équatorienne en l'occurrence) dans la construction de nos sociétés, qui nous préoccupent encore comme si nous vivions dans la mémoire de nos prédécesseurs. Sarr et Bolekia nous invitent à nouveau à interroger l'espace de la fiction littéraire et sa place dans les contextes anthropologiques du Sénégal et de la Guinée équatoriale, et à envisager la possibilité de construire une nouvelle place pour l'écriture africaine.

Le retour de Diégane Faye au Sénégal a été marqué par des troubles politiques qui ont donné naissance à un mouvement révolutionnaire, ou du moins à la condition sociale à travers laquelle le protagoniste de Sarr invoque la tradition révolutionnaire inscrite dans la mémoire sénégalaise. L'écrivain sénégalais est-il un révolutionnaire émigré, et le devient-il lorsqu'il retourne dans son pays d'origine ? D'une certaine manière, cette question est fondamentale pour comprendre la pensée de Sarr. Dans la logique de cette pensée, on note l'évocation de prédécesseurs tels que Fanon et Sankara, où la pensée des classiques semble être une source d'inspiration. Le suicide de la jeune Fatima et la tentative d'annihilation par incinération de Chérif, l'ami de Diégane, sont également des moments forts où il suggère que : « toute révolution commence par le corps [Diégane] » (Sarr, 2021 : 321). À ce niveau, le corps est considéré comme le lieu où commence la révolution, mais aussi comme le lieu

où se définit la nécessité de créer au service de la communauté. Par ailleurs, Diégane va alors s'inscrire dans cet exercice révolutionnaire pour justifier son statut d'écrivain animé par le ressentiment des masses. C'est donc en suivant la logique du retour qu'il assumera pragmatiquement sa mission révolutionnaire, c'est-à-dire qu'il remplira sa tâche à partir de son pays d'origine. Nous constatons également que l'exercice révolutionnaire n'est pas vraiment en symbiose avec le militantisme politique, car s'appliquer à la révolution n'est rien d'autre qu'un exercice d'introspection visant à perfectionner l'individu dans ses différentes activités.

La conception de la pensée révolutionnaire de Sarr s'explique sans doute plus explicitement par la place qu'il réserve à la mémoire. Il semble que la mise en valeur de la mémoire permette de mettre en lumière certains faits marquants qui ont été expressément oubliés. Le courriel de Musimbwa sur l'histoire de sa famille et les raisons pour lesquelles il écrit, que Diégane reçoit, en dit long sur l'importance de la mémoire : « [Elimane] le lieu du plus profond mal [qui] conserve toujours un fragment de la vérité » (Sarr, 2021 : 384). Ces quelques mots nous rappellent que l'écrivain écrit pour survivre à la rage et à la haine, pour écouter et faire entendre les cris de ses propres souvenirs et de ceux qui l'entourent. Il s'agit de montrer à ceux qui le lisent qu'ils peuvent assumer la tragédie de la vie et être capables d'inventer leur propre espace pour exister en tant qu'individus libres. Ainsi, l'écriture n'est pas un exercice pour combler les vides de la mémoire ou se venger d'un passé tortueux, mais plutôt un exercice d'écoute, de libération et de création d'un nouvel espace d'existence. L'écriture est aussi le moment où l'on ressent le besoin d'interroger sa propre tradition, si possible en la rejoignant dans sa cérémonie en cours, pour l'élever au niveau d'une pratique philosophique qui puisse guider la marche de la révolution. Il s'agira donc de s'appliquer le plus possible à la recherche de la vérité, au détriment de la réparation ou du silence, afin de rendre la pratique révolutionnaire plus opérante.

Alors que le récit de Sarr se concentre davantage sur le langage du corps et de la mémoire comme moyen d'accéder à la vérité susceptible d'engager les Sénégalais sur la voie de la révolution, l'histoire de Bolekia se focalise sur la question de la tradition, étroitement liée à la mémoire, où la métaphore de la frontière de l'eau prend tout son sens aux yeux du Guinéo-équatorien. En d'autres termes, pour Bolekia, il est difficile de tracer une ligne de démarcation entre la tradition, la mémoire (Olimpia, 2011), le langage et, en fait, toute production humaine dans l'évolution même de l'espèce et dans la conception de « l'espace anthropologique » (Bueno, 1978). Notons les paroles du jeune Ęsási Eweera, exprimant son

opinion à son oncle le roi Möökáta : « cuando yo sea rey cambiaré la tradición » (Bolekia, 2021 : 103). Il est intéressant de noter que l'enfant grandira dans une tradition où les anciens épousent des jeunes femmes, mais qu'il pense pouvoir changer cette tradition lorsqu'il deviendra lui-même un ancien ou le roi. Mais sur le chemin de la vieillesse, il devra aussi se plier aux exigences de la tradition, ce qui rend le questionnement paradoxal, puisque pour être vieux et roi, il faut se nourrir de la tradition.

D'autre part, il faut noter que la préoccupation de Ęsáasi Eweera soulève non seulement la question de la limite d'âge, mais surtout le moment où il est réellement permis de s'interroger sur la fonction pratique de la tradition. Si on ne l'a pas fait quand on était encore jeune, aura-t-on l'occasion de le faire quand on sera vieux ou encore le vieux roi ? Il faut donc comprendre que l'entreprise révolutionnaire projetée au crépuscule de l'âge bénéficie d'une pensée épuisée. Cette démarche révolutionnaire, qui commence dans la vieillesse, ne vise pas vraiment à reconstruire un espace opératoire, mais plutôt un lieu de nostalgie, de survie et de refonte des goûts. C'est sans doute l'espace des frontières de la mémoire abîmée où les langues se confondent, où tout semble se dessiner, sans qu'il y ait de véritable projection concrète.

L'histoire de « los amigos de Bösóngö » (Bolekia, 2021 : 111) met également en évidence le poids de la tradition dans la construction des mentalités guinéo-équatoriennes. Après la mort de Bösóngö, sa cérémonie funéraire fera revivre une série de rituels que la tradition exige de respecter. En fait, « pesa mucho la tradición, y hasta puede llegar a dar miedo [...] » (2021: 115) au point qu'il serait désagréable de désobéir à ses codes. Le narrateur poursuit en révélant que le respect et la crainte incarnés par la tradition sont fonction de deux opinions, car « algunos dicen que los depositarios de la tradición son los antepasados. Otros dicen que su fuerza está en nuestra memoria, en nuestra mente » (2021: 115). Dans le prolongement des fragments précédents, on perçoit le poids de la tradition, ses mystères et les contradictions dont elle est maîtresse. Après la mort, le défunt et les vivants croupissent sous le poids de la tradition. Du côté des défunts parce qu'elle commence à s'imposer après la mort d'une personne, et du côté des vivants parce qu'elle les contraint à une soumission insouciant. De ce fait, cette tradition, qui a donné lieu auparavant à une initiation révolutionnaire, est à ce niveau un lieu réservé aux ancêtres et, en même temps, une force qui réside dans la mémoire des vivants. Bösóngö, comme tout autre mort de la localité, deviendra ainsi l'ancêtre, c'est-à-dire le dépositaire des hauts faits des hommes et des femmes et la substance mémorielle des vivants. Il y a donc une inséparabilité entre la tradition et la

mémoire (Olimpia, 2011), où la personne qui meurt devient automatiquement le gardien, tandis que ses pensées deviennent la mémoire de ceux qui sont restés.

Au terme de cette analyse, nous avons constaté que la pensée révolutionnaire traduite autour des pratiques de la mémoire et de la tradition montre, d'une part, que le discours de Sarr met l'accent sur l'espace du corps et, d'autre part, que cet espace est conçu comme le cadre révolutionnaire où langue et tradition se rejoignent pour redéfinir les contours de l'expression littéraire sénégalaise. Quant à Bolekia, nous avons remarqué que son discours questionne constamment la place de la frontière, en mettant l'accent sur la pratique de la tradition, de la langue et de la mémoire, pratiques qui peuvent offrir une autre vision de l'espace guinéo-équatorien. A partir de ces deux critiques, celle de Sarr et celle de Bolekia, on constate que la pensée révolutionnaire est perçue comme la raison manifeste de toute pratique anthropologique, même s'il lui manque un moment précis de réalisation dans le contexte sénégalais ou guinéo-équatorien. Cela montre aussi que le fait que chaque récit fictionnalise un peuple, un moment ou un contexte spécifique, et exprime une certaine originalité, n'exclut pas la volonté commune de reconstruire non seulement l'espace des fictions, mais surtout de déplacer la logique de la frontière coloniale. En ce sens, la frontière apparaît comme un « espace de traduction et de construction » (Calderón le Joliff, 2019 : 16) d'expériences culturelles, de conscience géographique et linguistique, et surtout de mémoire. C'est aussi à travers ce processus de transfert, de transition et d'expression de la frontière dans toute sa complexité, manifeste dans le discours de Sarr et de Bolekia, que le futur ou l'avenir prend forme, parce qu'il symbolise la condition et le moment de son impulsion.

CONCLUSION

Au terme de cette analyse du destin de la frontière autour des notions de mémoire, de langue et d'avenir dans *La plus secrète mémoire des hommes* de Mbougar Sarr et *En la frontera del agua* de Justo Bolekia, nous avons examiné trois points essentiels : la place de l'écriture et la reconnaissance artistique, le mystère de la langue et l'appartenance à un peuple et la pensée révolutionnaire, la mémoire et la tradition. L'approche a été essentiellement reconstructive, faisant appel à l'histoire, à la philosophie, à la sociologie et à la littérature, tout en démontrant que les textes de Sarr et Bolekia s'inscrivent dans la dynamique de refondation des discours de la pensée sénégalaise, guinéo-équatorienne et africaine.

Sur le premier point, le lieu de l'écriture et de la reconnaissance artistique, nous avons constaté que la position de l'écrivain est polémique et que son acceptation en tant que penseur d'un peuple manque d'efficacité. Cela nous a amené à conclure qu'il vit dans une sorte de fragmentation de la conscience géographique où la langue, la mémoire et l'avenir deviennent des notions creuses. En ce qui concerne le deuxième point, le mystère de la langue et de l'appartenance à un peuple, il s'agissait de comprendre comment la langue transcende les frontières en partageant des souvenirs et en projetant cet autre espace possible qu'est le livre, voire la bibliothèque. En tout état de cause, il est clair que la langue vise à épuiser la frontière et à inviter la « communauté terrestre » à partager son espace illimité. Pour le dernier point, la pensée révolutionnaire, la mémoire et la tradition, nous avons constaté que le corps représente l'espace où l'on pense la frontière, où les souvenirs s'inscrivent et où les prévisions sont même marquées. En clair, la pensée sénégalaise ou guinéo-équatorienne combine à la fois des pratiques mémorielles et traditionnelles, d'où son caractère révolutionnaire.

En réalité, la question de l'originalité de l'espace littéraire sénégalais et guinéo-équatorien ou africain est encore soumise à la controverse des appellations, où les écrivains tendent à creuser leurs propres tombes existentielles, paradoxalement perçues comme la nouveauté d'un espace intellectuel pragmatique. Le discours littéraire de Sarr et de Bolekia (en l'occurrence africain) soulève certes des questions fondamentales pour notre époque, mais il faut se demander si le fait d'interroger nos codes linguistiques, de ressasser nos mémoires douloureuses, de remuer nos traditions ou encore de chercher la véritable place de l'écrivain nous sauvera du mythe de la civilisation orpheline dans lequel nous nous sommes enfermés ?

BIBLIOGRAFIA

- Abdelouahed, Hanae (2023) : « *La plus secrète mémoire des hommes* de Mohamed Mbougar Sarr. Apories et paradoxes », *Multilinguales*, n° 19 : 1-9.
- Anta Diop, Cheikh (1974): *Les fondements économiques et culturels d'un Etat fédéral d'Afrique noire*, Paris, Présence Africaine : 5.
- Anta Diop, Cheikh (1999): *Nations nègres et cultures*. « De l'antiquité Nègre-Egyptienne aux problèmes de l'Afrique noire d'aujourd'hui », Paris, Présence Africaine.
- Bolekia, Justo (2021): *En la frontera del agua*, Madrid, SIAL Pigmalión.
- Borges, Jorge Luis (1997): «La biblioteca de Babel», *Ficciones*, Madrid, Alianza Editorial: 45-52.
- Bodomo. Adams (2017): «Parallel text: a theoretical and methodological strategy for promoting African language literature in the twenty-first century», *Translation Studies*, Issue 6: 36-52.
- Boulaga, Fabien (1977): *La crise du Muntu. Authenticité africaine et philosophie*, Paris, Présence africaine : 53.
- Bueno, Gustavo (1978): «El concepto de “espacio antropológico»», *El basilisco*, núm. 5: 57-69.
- Calderón Le Joliff, Tatiana (2019): «Histoire et mémoire dans la littérature de frontières », *América, Cahier du CRICCAL*, n° 53 : 14-23.
- Doukkali, Chouaib (2023): «*La plus secrète mémoire des hommes* de Mohammed Mbougar Sarr : apories et paradoxes », *Revue Multilinguales*, vol. 11, n°1 : 189-205.
- Guillén, Claudio (1985): *Entre lo uno y lo diverso. Introducción a la literatura comparada*, Barcelona, Editorial Crítica.
- Manirambona, Fulgence (2022): «Le roman de la diaspora africaine contemporaine : l'intergénéricité en question », *MASHAMBA*, vol. 2, n° 1 : 76.
- Mbembe, Achille (2000): *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala.
- Mignolo, Walter (1996): «Herencias coloniales y teorías postcoloniales», Gonzáles, Beatriz, edra, *Cultura y Tercer Mundo: 1. Cambios el Saber Académico*, Cap. IV., Caracas, Nueva Sociedad: 99-136.

- Montes, José (2006): «Consideraciones sobre conciencia lingüística y conciencia idiomática», *Cuadernos de Lingüística Hispánica*, núm. 8, Tunja, Universidad Pedagógica y Tecnológica de Colombia: 101-102.
- Nkogo Esono, Maximiliano (2021): “La literatura de Guinea Ecuatorial producida en español”, *II Encuentro de Hispanistas África-España, La buella africana en español*, Madrid, Instituto Cervantes: 1-8.
- Olimpia Rodríguez, Clelia (2011): *Aproximaciones literarias a la memoria, historia e identidad en la literatura contemporánea de Guinea Ecuatorial*, Department of Spanish and Portuguese, University of Toronto.
- Quijano, Aníbal (2016): «Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina». Tanaka, Martín coord., *Antología del pensamiento crítico peruano contemporáneo*, Ciudad Autónoma de Buenos Aires, Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales: 713-763.
- Sarr, Mohamed (2021): *La plus secrète mémoire des hommes*, Paris, Philippe Rey.
- Verdesio, Gustavo (2023): «Semiosis colonial», Rufer, Mario, Coord., *La colonialidad y sus nombres: conceptos clave*, Buenos Aires/México, Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales: 275-283.



SOBRE LOS AUTORES

Charles Didier Noa

Charles Didier Noa es doctor en Literatura Comparada Hispanoamericana por la Universidad de Yaundé 1, Camerún. Actualmente es profesor de Literatura y español en la Sección de Español del Departamento de Lenguas Modernas de la University of Ghana. Es autor de cuatro publicaciones y ponencias en congresos. Entre ellas, Noa, Charles Didier (2020): “Autorretrato e identidad en *Cómo llegó la noche de Huber Matos*”, *Afro Hispanic Review*, Vol. 39, Núm. 1. Vanderbilt University: 10-23; Noa, Charles Didier (2022): “La polémica de los lenguajes en *Cómo llegó la noche de Huber Matos* y *Abril rojo* de Santiago Roncagliolo”, Georges Moukouti and Maimouna Sankhé, Coords., *Conflictos dinámicos y (re)planteamientos identitarios*, Difundia: 245-264; Noa, Charles Didier (2023): “La memoria del viaje en *País sin nombre* de Ribeyro y *La memoria del agua* de Santiago”, *Hispanic Journal*, Indiana University of Pennsylvania: 31-49; Noa, Charles Didier (2023): “Cubanidad, exiliado y artista en *La memoria del agua* de Héctor Santiago”, *La Palabra*, núm. 45: 3-14. Cabe señalar que el trabajo del investigador se centra en la literatura comparada y su relación con la historia, la antropología, la filosofía y el lenguaje. También se interesa por la literatura africana y es miembro de LASA y CLAS.

Contact information: University of Ghana, Department of Modern Languages P.O Box 207, +233 59-943-8828, cdnoabela@ug.edu.gh

Setor Donné Novieto

Setor Donné Novieto obtuvo el título de profesor de primaria y secundaria en 1996. Tras cuatro años de docencia, estudió en la Universidad de Ghana, donde se licenció con matrícula de honor en francés y español. Tras licenciarse en 2004, trabajó como ayudante de investigación en el Departamento de Lenguas Modernas de la misma Universidad hasta 2006, cuando se matriculó en un máster en español. Tras graduarse en 2008, trabajó como profesor en la Universidad de Ghana de 2009 a 2015. Setor completó su doctorado en Estudios Españoles y Latinoamericanos en la Universidad Victoria de Wellington. En su investigación doctoral, Setor exploró algunas de las cuestiones teóricas y conceptuales de la literatura poscolonial cubana y ghanesa.

Contact information: University of Ghana, Department of Modern Languages P.O Box 207, +233 24-351-6119, snovieto@ug.edu.gh